

## LA BIBLIOTHEQUE MUSICALE.

DU DOCTEUR BIBLIOPHOBUS

(Suite.)

A son retour de Londres, *Fanfan* était un très gentil garçon, de manières distinguées, d'un esprit fin et délicat, sachant parfaitement l'anglais ; de plus, il composait de fort jolies choses, et jouait du violon, de la basse, et sur tout du piano, de façon à faire envie aux virtuoses eux-mêmes. Il était fort lié avec Lamare excellent bassiste, mais fort méchant compositeur. *Fanfan* écrivit et instrumenta tous les concerts publiés sous le nom de son ami, ainsi qu'une œuvre de quatuors. Un trio et un grand nombre de romances fort en vogue dans les salons lui avaient fait déjà une réputation dans le monde.

Pour céder aux sollicitations des nombreux amis qui l'entouraient, *Fanfan* se décida à mettre en musique l'ancien opéra comique de *Julie*, avec un simple accompagnement de deux violons, deux altos, violoncelle et contrebasse. Une fois lancé, il remit également en musique la suite de *Julie*, c'est à dire *l'Erreur d'un moment*, autre opéra comique, dont Desède avait fait la musique et Monvel les paroles. Cette fois, il écrivit l'accompagnement pour tout l'orchestre. Cet ouvrage fut exécuté à l'hôtel *Turare*, construit par Beaumarchais sur le Boulevard qui porte son nom. Beaumarchais avait voulu donner à son hôtel le nom de son grand opéra, sur lequel Salieri avait mis une musique si belle. Il y avait là une salle disposée de manière à servir de salle de spectacle au besoin. Les principaux acteurs étaient Auber père, qui faisait l'emploi de ténor ; Cherubini, que l'on était très flatté de compter dans la troupe et à qui l'on avait persuadé qu'il possédait une très belle voix de basse.—Je me rappelle le fou-rire qui nous prenait parfois en le voyant se donner un air sentimental, en entendant son *creux*, et surtout sa grotesque prononciation qui n'était ni italienne, ni française, ni allemande, mais un mélange prodigieux de ces trois accents. Quant à moi, qui ai toujours un peu aimé le désordre, je vous assure que je trépi-gnais de plaisir quand je voyais les spectateurs étouffer les rires et la déroute gagner de proche en proche l'orchestre et les acteurs.—La prin-

cesse de Chimay et Mme Duchambge étaient chargées des rôles de femme ; il y avait encore un nommé Sauvage qui remplissait les nullités. Le prince de Chimay (M. de Caraman) était chef d'orchestre.

Je me rappelle un très joli détail de ce second opéra du jeune Auber. Après un chœur fort gai, que l'orchestre accompagnait d'une contredanse, le décor changeait et représentait, au fond de la scène, l'extérieur d'une prison, murs noirs et enfumés, porte voûtée et barreaux de fer. Mais, pendant ce temps-là, la contredanse continuait à l'orchestre ; seulement elle passait ou mode mineur, et prenait une expression plaintive, comme si la tristesse du prisonnier avait donné une teinte mélancolique à ces accents joyeux et folâtres. Cela était fin, bien observé. Il y avait une intention dramatique là dedans. Il y avait environ dix ans, je ne sais comment il se fit que je me laissai un soir entraîner à l'Opéra avec un alto de l'orchestre, nommé Quinebaux ; un ancien ami de Méhul, brave homme et excellent camarade, qui à quelques livres de musique et d'équitation ;—bizarre assemblage ! Je vous laisse à penser ce qu'a de commun l'équitation avec la musique, le manège avec le théâtre, Franconi avec Gluck ; mais c'est son idée : *trahit sua quemque voluptas*. Passons.—Quinebaux me fit placer dans un coin de l'orchestre où je me souviens que je faillis me faire une affaire avec un contre-bassier à cause de mon parapluie que je tenais machinalement sous mon bras, et dont je lui donnais, sans le vouloir, des coups dans les reins. On jouait le *Serment*. Quelle fut ma surprise lorsque je reconnus des motifs dont *Fanfan* nous avait régales en 1799 ou 1800 à l'hôtel *Turare* ! Je sortis de là tout content. Je me proposai dès le lendemain d'aller voir Cherubini au Conservatoire, pour renouer connaissance avec lui, et causer du bon vieux temps. J'éprouvai d'abord quelques difficultés pour pénétrer jusqu'au cabinet du compositeur, mais sur ce que je déclarai que j'étais un ancien ami de M. Cherubini, on me laissa entrer. L'auteur des *Deux Journées* était assis à son bureau, le dos tourné du côté de la porte d'entrée ; à mon arrivée, il se pencha en biais sur son fauteuil, me considéra de la tête aux pieds, d'un air fort peu gracieux ; puis fixa, pour ne plus l'en détourner, son regard oblique sur l'angle de l'appartement :